

du fort de Tilbury, en Essex. Quiconque fera connaître la retraite du dit Daniel De Foe à un des principaux secrétaires d'État de Sa Majesté, recevra immédiatement, d'après l'ordre de Sa Majesté, une somme de 50 livres (1).

En attendant qu'il fut possible de se saisir de la personne de Defoe, la chambre des communes condamna son livre à être brûlé par la main du bourreau dans la cour du nouveau palais; ce qui fut exécuté le 26 février 1703.

En même temps, l'imprimeur et l'éditeur furent emprisonnés. A cette nouvelle Defoe se livra pour assumer toute la responsabilité sur lui seul.

Il employa ses jours de captivité à composer une "brève explication du récent pamphlet intitulé : *Le plus court moyen contre les Dissenters*." Dans ce mémoire, il ne rétracte aucune de ses intentions : il y exprime son profond étonnement d'avoir suscité des passions extrêmes, non-seulement du côté de l'Église établie, mais encore du côté de ses propres coreligionnaires qui se croyaient compromis par ses témérités. Il avait lieu, en effet, d'être réellement affligé des procédés des ministres dissenters qu'il avait bien souvent défendus ou secourus, et qui refusèrent de venir le voir en prison et même de prier pour lui.

On l'engagea, imprudemment ou perfidement, à ne pas trop se défendre, à ne pas tirer parti des violences de divers écrivains de la haute Église à son égard, lui promettant à ce prix la grâce de la reine Anne, s'il ne préférait qu'on le laissât échapper. Il fut trop crédule. Traduit devant le Old Bailey, déclaré par le juré coupable d'avoir composé et publié un libel séditieux, il fut condamné "à payer à la reine une amende de deux milles mares (2), à être exposé trois fois au pilori, à rester prisonnier aussi longtemps qu'il plairait à la reine, et à donner caution pour sa bonne conduite future pendant sept années."

Après cette condamnation, on l'enferma à Newgate. Pendant les vingt jours qui s'écoulèrent entre son emprisonnement et son exposition publique, il composa deux ouvrages : *Le plus court moyen pour parvenir à la paix et à l'union*, par l'auteur du *Plus court moyen contre les Dissenters*, et une "Hymne au Pilori." Ces deux opuscules parurent le 20 juillet 1703, le jour même où il fut d'abord exposé devant le Royal-Exchange, dans Cornhill. Le jour suivant, il fut exposé près de la Conduite à Cheapside, et le troisième jour à Temple-Bar.

Quelle manière de polémique ! quelle réponse à un livre ! quels arguments ! Quand on relit aujourd'hui ces écrits qu'on flétrissait alors à l'égal des crimes les plus affreux, on est confondu d'étonnement, et, toutefois, pour peu qu'on réfléchisse, on est obligé de reconnaître que de notre temps même, et à part le pilori dont sont exempts les assassins eux-mêmes, les sentences de la justice contre ces écrivains dont les opinions déplaisent aux partis en possession de l'influence et du pouvoir ne sont pas beaucoup moins rigoureuses. Mais il est bien constant, (et cela seul devrait faire réfléchir les législateurs) que la conscience publique n'a jamais admis qu'il y eût justice à frapper de peines semblables des infractions à la loi si diverses, et à assimiler par la nature des châtimens un écrivain qui soutient son opinion, fut-elle fautive et erronée, à un voleur. C'est ce qu'on vit bien à l'occasion de l'exposition de Daniel Defoe.

Une foule nombreuse s'assembla devant le pilori, non pour jouir de la confusion de Defoe, non pour l'insulter, mais, au contraire pour le consoler et pour l'applaudir. Ce n'était pas tous certainement des Dissenters, ces spectateurs bienveillants. Le sentiment qui les animait était simplement la haine de l'oppression et le désir de protester contre l'injustice ou l'exagération de la peine odieuse infligée à un honnête homme qui n'avait fait que défendre sa foi.

On était en juillet. Les femmes ornèrent le pilori de guirlandes de fleurs. On but à la santé du condamné et on lui offrit des

(1) 1,250 francs ; mais pour le temps, la somme représentait beaucoup plus, environ 6,000 d'aujourd'hui.

(2) Le marc valait 13 shillings et 4 pence, soit environ 16 francs 50 c. Cette amende était énorme.

rafraichissements lorsqu'il fut détaché de l'infâme machine. On l'accompagna en poussant des vivats chaleureux jusqu'à la prison.

Dans les classes supérieures on fut moins généreux, et longtemps après, le célèbre doyen Swift, affectant, en parlant de Defoe, de ne pas se rappeler son nom, le désignait dédaigneusement par cette périphrase : "L'individu, vous savez, qui a été au pilori."

Pope suppose à tort qu'on avait coupé les oreilles à Defoe, et en rit méchamment.

L'Hymne au pilori se répandit avec rapidité dans la ville entière. Plusieurs éditions se succédèrent en peu de temps. C'était une fièvre protestation, et il est presque incroyable que l'on n'y ait pas trouvé le motif d'une nouvelle condamnation contre Defoe. On y remarque, par exemple, ces mots :

Dites aux hommes qui l'ont mis à cette place

Qu'ils sont les scandales du temps :

Qu'il leur est impossible de prouver qu'il est coupable,

Et qu'il ait commis un crime.

Après les trois expositions, Defoe resta enfermé à Newgate jusqu'au mois d'août 1704, c'est-à-dire pendant plus d'une année. En ce temps, Newgate, comme toute les autres prisons, était loin d'être ce qu'elles sont devenues, en Angleterre et ailleurs, par suite du grand mouvement de charité dont l'honneur revient en partie à Howard. On ne séparait les condamnés ni d'après leur sexe, ni selon la nature de leurs crimes, et l'on s'inquiétait fort peu de leur hygiène ou de leur nourriture. On admettait même comme normale, sous le nom de "maladie des prisons," une maladie endémique particulière qui n'était que la conséquence de la malpropreté, du mauvais air, et de l'usage d'aliments malsains. Il semble cependant probable que Defoe parvint à obtenir une cellule où il se livra à ses travaux avec son ardeur habituelle. Le nombre de ses œuvres de controverse et autres, pendant sa captivité, s'éleva à plus de vingt, et fait plus extraordinaire encore, ce fut de l'intérieur de Newgate qu'il fonda une revue ou feuille hebdomadaire de forme in-8o, dont le premier numéro parut le 19 février 1704. Mais quelque fût son activité littéraire, Defoe, prisonnier, eut peine à faire vivre sa famille ; il avait une femme et six enfants, et il ne pouvait compter pour les soutenir sur aucun autre moyen que sa plume. Tandis qu'il était ainsi privé de la liberté, sa tuilerie qui, depuis la mort du roi Guillaume, avait été sa principale source de revenu, fut abandonnée : d'après son estimation, son emprisonnement lui fit perdre mille cinq cents livres (37,500 fr.) (1).

Toute la vie de cet auteur est, du reste, assez étrange. On n'en pourrait guère citer aucune qui ait été plus agitée et, en somme, moins heureuse, Defoe ne répond guère à l'idée qu'on serait tenté de se former de son caractère d'après son œuvre la plus célèbre. Nous parlerons de lui plus longuement en quelque autre occasion, ses malheurs ne se sont pas terminés avec sa vie ; il n'y a pas longtemps, on lui a contesté jusqu'à l'honneur d'avoir écrit *Robinson Crusoe* ; mais, sans nous engager ici dans l'examen de ce doute inattendu, nous pouvons dire qu'il n'a pas paru fondé et qu'on ne saurait sérieusement en tenir compte.—*Musée des Familles.*

É D U C A T I O N .

De la Volonté,

SECRET DU TALENT.

Lorsque pour la première fois se produisit au grand jour cette célèbre proposition : *Je crois que tous les hommes sont d'une intelli-*

(1) Observons qu'il faut quintupler cette somme pour en apprécier la valeur. C'est l'avis du savant M. Collier que la valeur de l'argent des règnes d'Elizabeth et de Jacques Ier équivaut à cinq fois sa valeur actuelle.